

l'art de **VOYAGER**

www.voyager.fr

AVRIL - MAI 2004

BIMESTRIEL

Barcelone **La fièvre de la création**

Art de vivre
SIWA L'ÉGYPTIENNE,
UN PARADIS VERT
AU MILIEU DES DUNES

Découverte
ZANZIBAR, L'ARCHIPEL
DE TOUS LES FANTASMES

Hôtel de rêve
LE ROYAL RIVIERA À
SAINT-JEAN-CAP-FERRAT

Un grand week-end
AUTOUR DE PÉZENAS

M 05218 - 127 - F: 5,00 € - RD



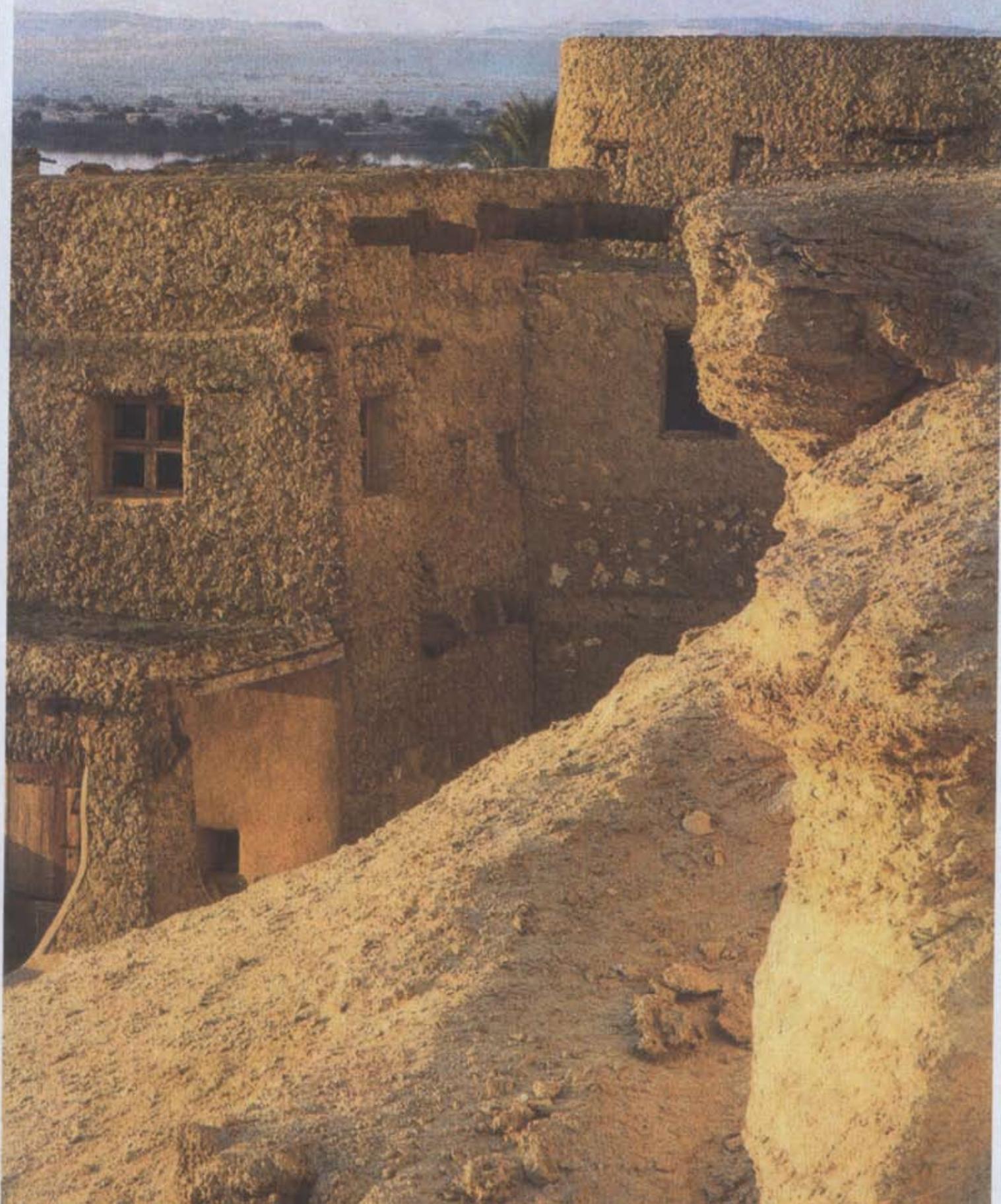


Siwa l'égyptienne Si belle rebelle

Isolée aux confins de la Libye, l'oasis égyptienne, île verte surgissant d'un océan de dunes, n'en finit pas d'émouvoir les amoureux du désert. Cap sur ce paradis qui a su préserver son identité berbère et ses traditions millénaires.

PAR MARIANNE LORSE
PHOTOS GWYNETH BERTHY

L'hôtel Adrere
Amellal (la Montagne
Blanche) aux murs
de pisé, face à un lac
salé et à la Grande
Mer de sable.





Au fond, le temple de l'Oracle, dédié à Amon, domine les ruines d'Aghourmi. En 331 avant JC, Alexandre le Grand vint s'y faire confirmer ses origines divines.



Des cinq oasis égyptiennes (Hérodote les surnommait « les îles des bienheureux »), Siwa, aux frontières de la Libye, est la plus mystérieuse, la plus fascinante aussi. Il faut aller dans le désert occidental, à la lisière de la Grande Mer de sable, pour découvrir, à 800 kilomètres du Caire, ce lieu préservé, beau à couper le souffle. Avec ses montagnes de calcaire éblouissantes de blancheur, ses lacs salés, ses sources d'eau douce, la houle verte de ses palmiers, Siwa semble un mirage.

Pour les voyageurs en 4 x 4, modernes caravaniers, l'oasis se mérite. Une récompense au terme d'une route si longue, si monotone qu'on n'en voit pas la fin. Le ruban d'asphalte file dans la campagne du nord hérissée de pigeonniers, vers la côte méditerranéenne. On croise quelques véhicules, quelques dromadaires. Entre Alexandrie et Marsa Matruh, les plages se couvrent de lotissements à l'occidentale : Miami Islands, Costa del Sol, Honey Moon Resort... Certains jouxtent la zone militaire d'El Alamein où, depuis 1942, sont ensevelis les soldats de Rommel et de

Montgomery. Parti tôt le matin de la capitale, on arrive au crépuscule à Siwa, comme dans un rêve. La forteresse de Shali, en ruines, a des allures de cathédrale à la Gaudi. Dans les ruelles se pressent charrettes, ânes montés à cru et bicyclettes. Peu ou pas de voitures. Partout, des hommes en *gallabiah* claire. Plus rarement des femmes, dissimulées sous un grand châle bleu rayé de blanc.

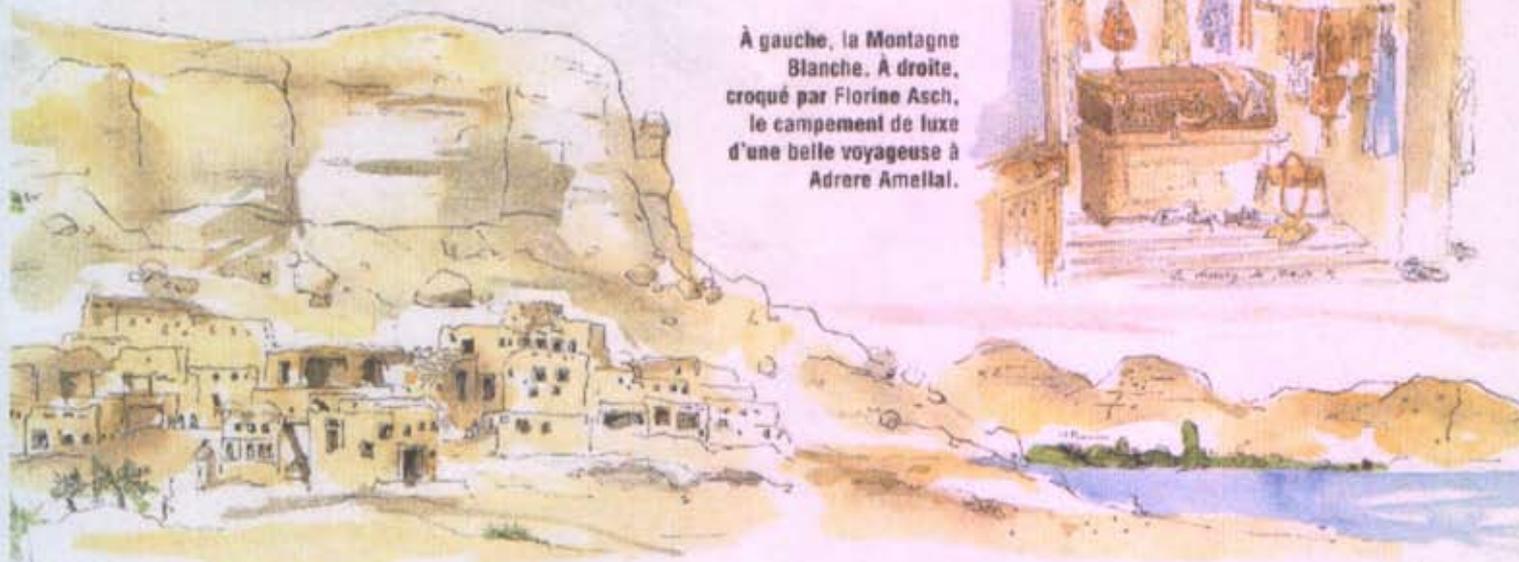
Ni les Cairotes ni les étrangers qui y ont acheté des maisons n'ont altéré le charme de cette petite ville de 22 000 habitants. Des célébrités comme le ministre Dominique de Villepin ou l'artiste Cai Guo-Qiang peuvent y séjourner, cela ne monte pas à la tête des Issiwanes. D'origine berbère, ils ont jalousement préservé leur identité, leurs coutumes et leur langue, le siwi, en dépit d'un alphabet tombé dans l'oubli. Siwa est fière de son passé mythique. En 331 avant JC, Alexandre le Grand vient y consulter l'oracle du temple d'Amon, le dieu des dieux. Le nouveau pharaon hellène est bien le fils de Zeus - Amon confirme fort opportunément l'oracle. Le lieu de sépulture du conquérant macédonien n'a jamais été retrouvé. Est-il enterré ici

comme certains archéologues le prétendent ? Siwa la rebelle va résister longtemps aux tentatives de conversion des Arabes. Plus d'une expédition punitive s'évanouira dans les sables. Au XII^e siècle, l'islam s'impose. Il faut attendre 1798 pour qu'un Européen, l'Allemand Frederich Hornemann, se risque dans les parages. La méfiance à l'égard des infidèles s'apaise avec l'installation, en 1838, d'une confrérie soufite prêchant la non-violence. Aujourd'hui, l'accueil des Issiwanes est des plus agréables, pour peu que l'on respecte leurs usages : pas question d'introduire la moindre goutte d'alcool dans l'oasis, de se promener en décolleté ou jambes nues et, comme le précise l'office du tourisme, de « manifester de l'affection en public ».

À la tête du Comité pour la préservation du patrimoine de Siwa, Abdallah Baghi se veut un gardien de mémoire. Cet ancien professeur d'anglais, superintendant des vingt-huit écoles de la région, est pour beaucoup dans la renaissance d'un artisanat de qualité : « Les objets d'autrefois que l'on peut voir dans notre musée ethnographique, colliers et bracelets d'argent, parures brodées, coffres de bois... disparaissent peu

Notre guide Abdallah Baghi dans la Grande Mer de sable, un territoire resté inexploré jusqu'à la fin du XIX^e siècle.





À gauche, la Montagne
Blanche. À droite,
croqué par Florine Asch,
le campement de luxe
d'une belle voyageuse à
Adreere Amellal.

à peu. Pourtant, il ne faut pas que ce savoir-faire se perde. Songez que jusqu'en 1980, nous n'avions pas de route goudronnée. Finalement ! Certes, le tourisme signifie emplois, équipements. Mais trop d'ambition pourrait dénaturer Siwa.

Pour l'heure, la magie reste entière. Jusqu'à quand ? Mounir Neamatalla et sa sœur Leyla sont confiants : « Siwa n'est pas faite pour des touristes ordinaires. On vient ici chercher des paysages intacts, une civilisation totalement originale. On y trouve un supplément d'âme... »

Économiste et fervent défenseur de l'environnement, Mounir est le propriétaire et le concepteur du premier éco-lodge d'Égypte. Il y a une dizaine d'années, ce Cairote tombe amoureux d'un site sublime, Adreere Amellal (la Montagne blanche). Sur la route de Bilad ar Rum, à 17 kilomètres de Siwa, au pied de la montagne, subsistent les vestiges d'un hameau. Au-delà, un lac salé, étale, brillant

comme un miroir. Et le désert libyen, si proche... - C'est peut-être ce silence de premier matin du monde qui m'a le plus séduit -, se souvient Mounir. Il acquiert une soixantaine d'hectares, défriche, réintroduit des espèces disparues : sycomores, palmiers doums...

Le mariage du luxe et de l'écologie

Pour ce caravansérail du XXI^e siècle, il recrée un habitat traditionnel. Trente-quatre chambres, réparties dans huit bâtiments réalisés en kershef, un pisé bien particulier puisqu'il s'agit de blocs de pierre et de sel enduits de glaise, les toits étant étayés de troncs de palmier.

Leyla veille au moindre détail. Cette jeune femme cosmopolite, l'une des locomotives de la vie mondaine égyptienne, dessine des bijoux depuis toujours. Pour elle, « il ne s'agit pas de mettre en scène une Afrique fantasmée, mais de privilégier des matériaux authentiques, un

décor minimaliste. » L'architecture intérieure a été confiée à India Mahdavi que le Salon Maison et Objets a élue, en janvier dernier, créatrice de l'année. L'atmosphère y est à la fois somptueuse et monacale. Ni électricité, ni téléphone, ni télévision à Adreere Amellal. Mais des centaines de torches qui, dès la nuit tombée, tracent leurs chemins de lumière. Dans les chambres, les bougies à la cire d'abeille embaument. Un éclairage qui ajoute encore à l'aspect féerique des murs piquetés de minuscules coquillages blancs fossilisés ou d'éclats de sel. On déjeune dans la palmeraie, à deux pas de la piscine (une source romaine) et de l'herbarium. Le soir, on pèrègrine d'une



Partout présent, le sel scintille sur les murs. Sayed Abou el Kasem (1) le sculpte comme d'autres travaillent le marbre, réalisant de poétiques photophores (2).



salle à manger à l'autre, d'un salon à ciel ouvert à l'autre. Pareil à de l'albâtre, le sel est partout. Imaginez-vous un vitrail fait de plaques de sel ? L'absence d'électricité suscite une vague inquiétude, très passagère cependant : jaillie d'une source chaude, l'eau de la douche est inmanquablement à la bonne température et le petit exercice qui consiste, en tâtonnant, à retrouver ses allumettes sur la table de chevet, s'assimile rapidement. « Illuminer sa chambre, constate India Mahdavi, devient alors une sorte de rituel. »

À base des légumes biologiques du jardin, les recettes concoctées par le chef Atef Mamoud (tomates farcies de fèves, poulet aux gre-

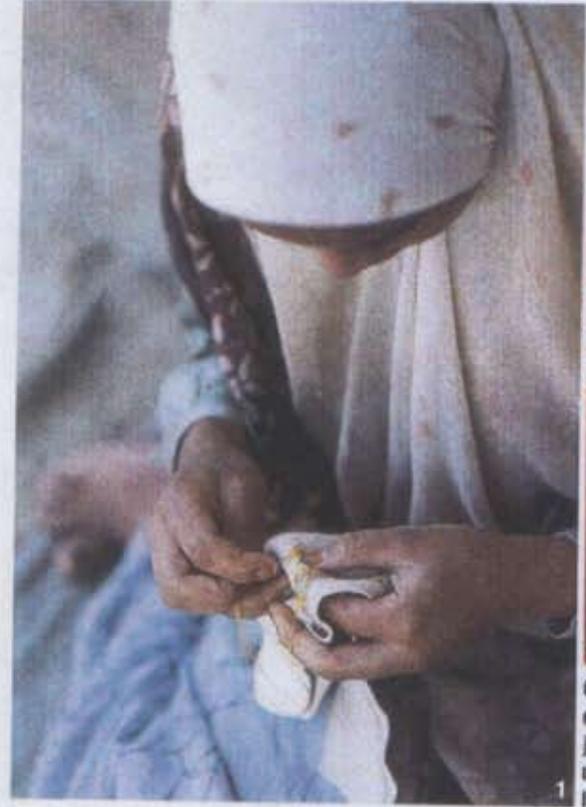
nades, *kouaifa* ou cheveux d'ange au fromage de chèvre frais) surprennent par leur légèreté. Tout est cuit au feu de bois, dans des plats d'argile. Adrete Amellal le démontre en beauté : luxe et écologie ne sont pas incompatibles ! Dans cette paisible retraite glissent des serveurs vêtus d'élégantes tenues blanches. À leur tête, Salama Osman veille à satisfaire le moindre désir. Les heures s'écoulent doucement. On peut lire les carnets de Théodore Monod au bord de la piscine, prendre, au hammam, un bain à la vapeur d'encens ou encore se livrer, à la boutique, à une véritable razzia. Difficile de ne pas craquer pour ces tuniques, ces robes ornées d'une multitude de petits boutons de nacre destinés à protéger contre le mauvais œil.

C'est à Siwa que le travail de Leyla Neamatalla a trouvé tout son sens. Fondée sur l'agriculture, l'économie locale ne suffit plus à nourrir les Issiwanes. En employant deux cents couturières et brodeuses à domicile, Leyla s'est lancée dans une véritable aventure humaine : « J'ai retrouvé d'anciens motifs géométriques, élargi la gamme des couleurs usuelles, le rouge, le vert, l'orange, le jaune et le noir, chacune symbolisant les différents stades de maturité des dattes », explique-t-elle.



Tenter de rencontrer les « petites mains » du désert – leurs vêtements sont désormais vendus dans les boutiques les plus chic, en Italie, en Angleterre et bientôt à Paris, à La Samaritaine –, c'est risquer d'être déçu. Elles sont si protégées ! Dès l'âge de 12 ans, les fillettes seront voilées. Mariées vers 16 ans, elles ne quitteront la maison qu'en de très rares occasions, drapées dans leur *tarfottel*, une voilette noire couvrant leur visage. À Siwa, ce sont les hommes qui circulent et travaillent à l'extérieur. L'aspect le plus sympathique dans cette société essentiellement masculine ? Marchands de souvenirs et antiquaires ne vous proposeront pas le « plaisir des yeux », si horripilant ailleurs, mais engageront avec vous des discussions passionnées. Il faut entendre

Tous les dessins sont extraits de Mes carnets d'Égypte, de Florine Arich (Flammariion) : un lieu d'oasis très lumineux pour la plus mystérieuse des destinations.



Cette *gallabiah* vermillon (2) ornée de coquillages est l'œuvre de cette jeune ouvrière issiwane (1) qui, une fois mariée, disparaîtra sous le châle traditionnel.

le galeriste Ali Abd Allah parler du temple de l'Oracle, sur la colline d'Aghourmi. (La restauration de l'édifice se révèle médiocre mais la vue reste grandiose.) Ou du temple d'Umm Ubayda, dont seul un pan de mur témoigne de la splendeur passée : « Quelles merveilles que ces bas-reliefs où défilent sept dieux ! »

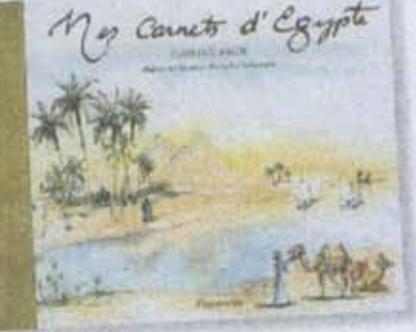
Fragments de fresques

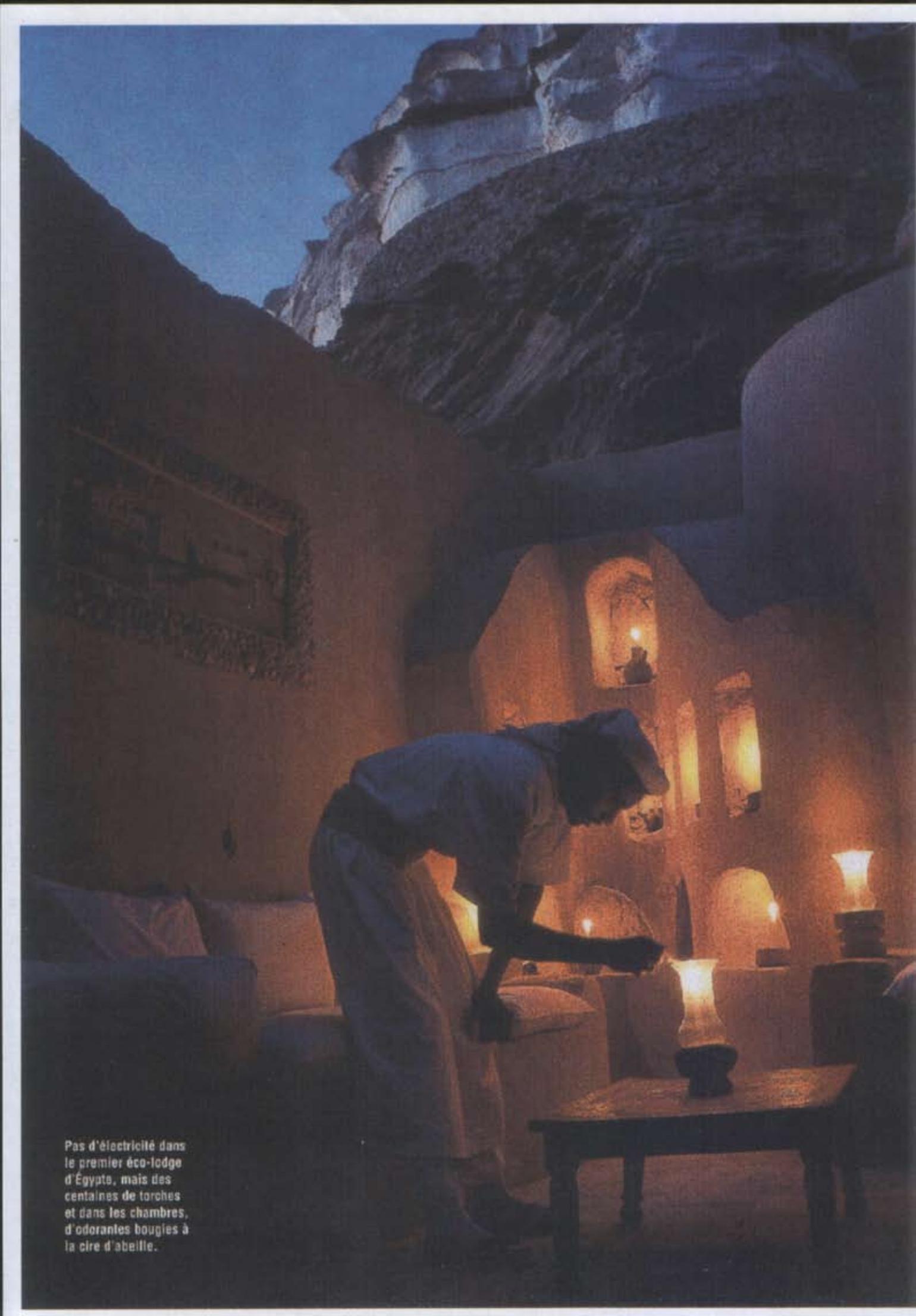
On ne manquera pas de visiter la source d'Aïn el Hammam, dite « Bain de Cléopâtre », fraîche le jour, chaude la nuit. Avant de gravir le Gebel el Matwa (la Montagne des Morts), creusé de tombes datant de la XXV^e dynastie et de l'époque ptolémaïque. Quatre d'entre elles, celles de Si-Amon, Mesou Isis, Niperpathot et enfin celle du Crocodile, renferment des fragments de fresques dignes des mastabas du Nil. Tôt pillées et dégradées – pendant la dernière guerre, des réfugiés y ont vécu –, elles mériteraient d'être réhabilitées. Quatre momies (dont une d'enfant) s'y trouvent encore. En attendant que soit achevé le futur musée archéologique de la ville. Il faut aussi, bien sûr, sacrifier à l'une des douces habitudes oasiennes : fumer la *chicha*

(pipe à eau), dans le petit café d'Oman, en admirant le soleil décliner sur la palmeraie. Toujours au soleil couchant, on grimpera à l'assaut de la forteresse de Shali, qui domine la place centrale. Les Issiwanes entretiennent une relation particulière avec ces ruines. Édifiée en *hebshef*, au XIII^e siècle, afin de résister aux incursions bédouines, Shali (surnommée « la Citadelle de boue ») n'abritait que des couples légitimes. On y accédait par trois portes, dont une réservée aux femmes : elle leur permettait de se rendre discrètement aux jardins et aux lavoirs. Malheureusement, en 1926, des pluies diluviennes ont quasiment détruit la forteresse. Aujourd'hui, on y croise surtout des chèvres. Et des fantômes.

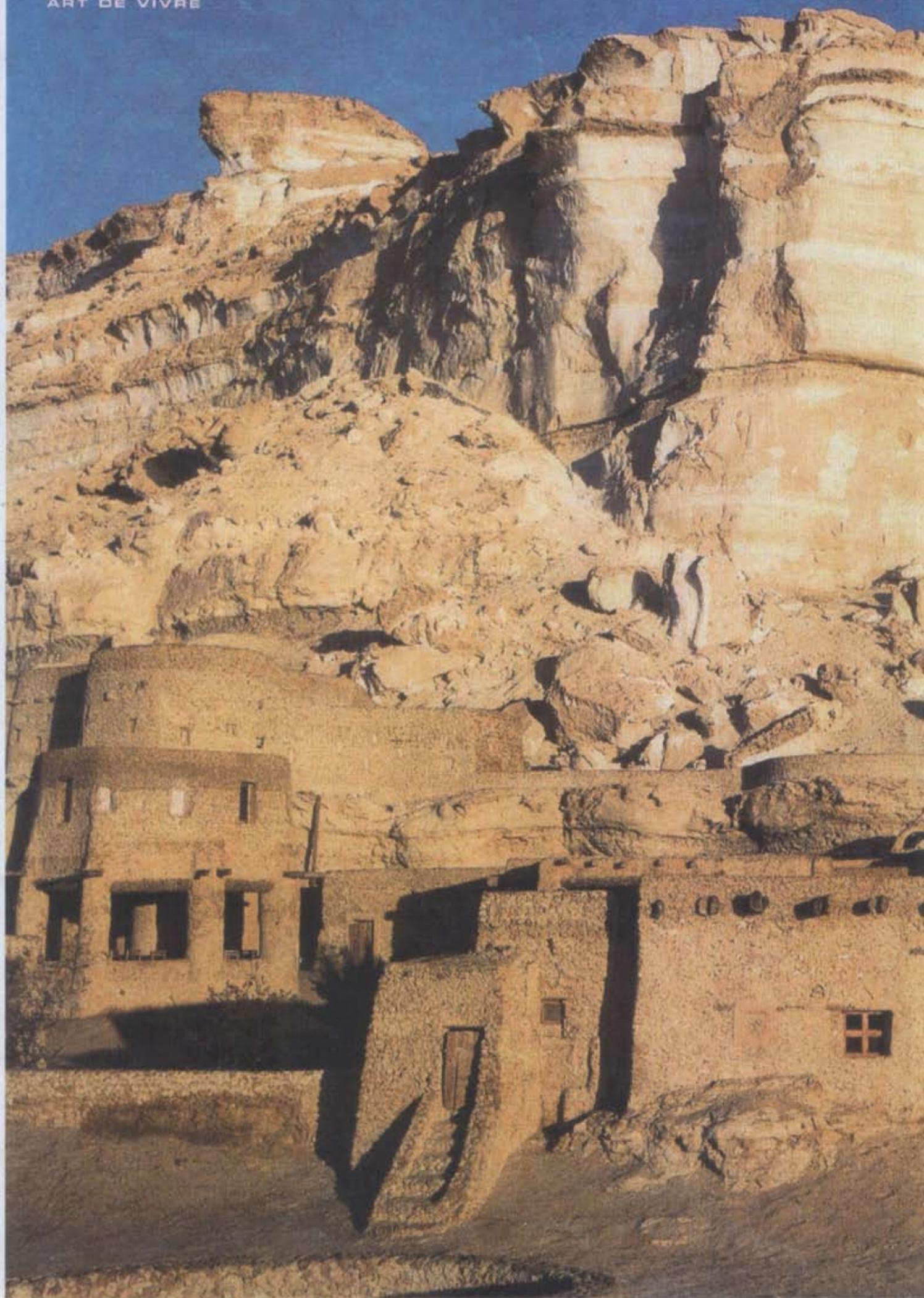
Mais rien ne séduit autant que de partir avec un guide, très tôt le matin, bivouaquer dans la Grande Mer de sable, l'une des plus vastes du monde. Des explorateurs aventureux ont mis des mois, voire des années, à s'y frayer un chemin. En 525 avant J.C, le roi de Perse, Cambyse (fils de Cyrus II) y aurait perdu une armée entière... La Land Rover franchit les dunes colossales, plonge dans une dépression vers un gisement de coquillages. En se retirant, l'océan qui a longtemps baigné ce territoire a laissé des vagues de craie et emprisonné d'innombrables fossiles.

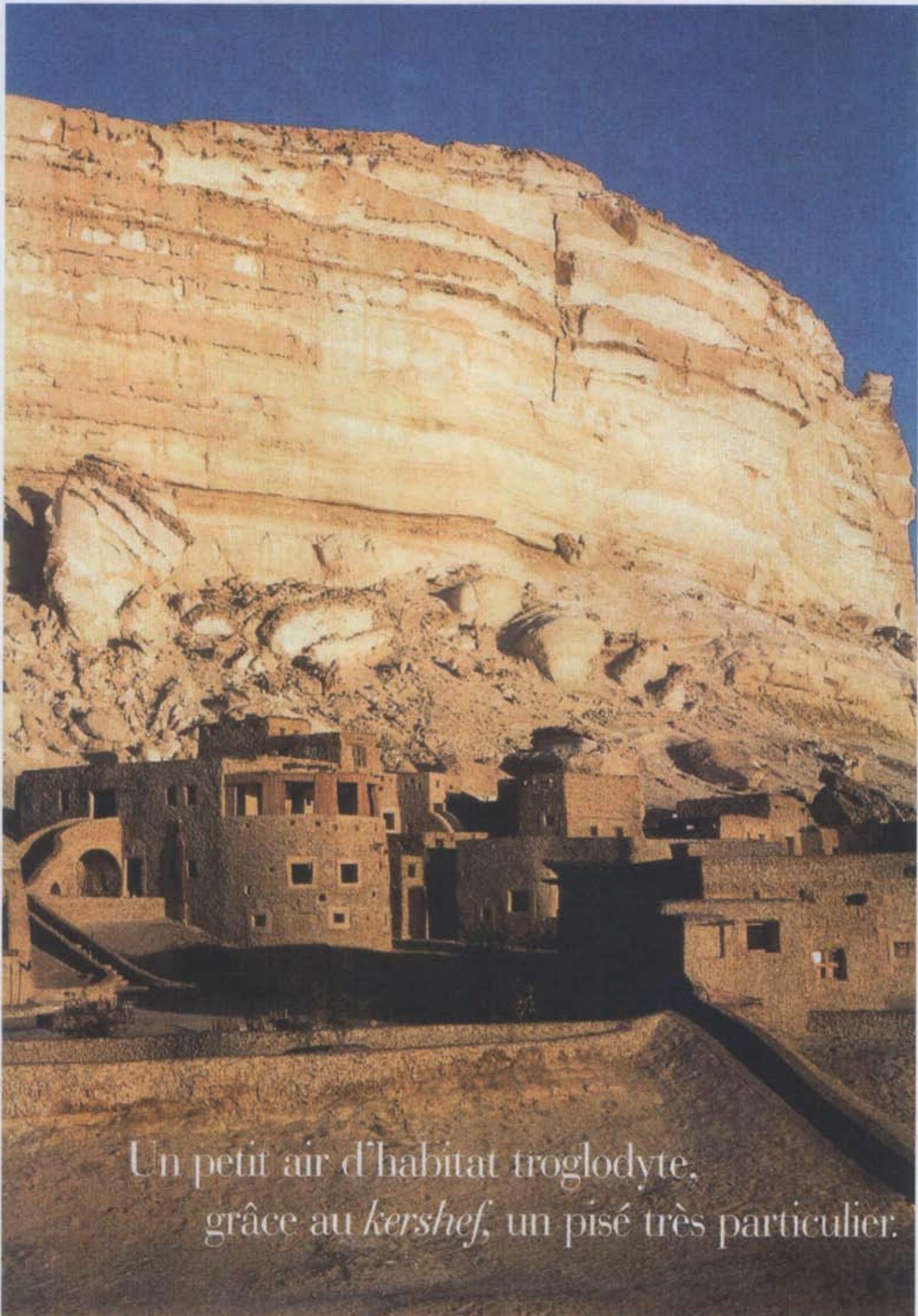
Un peu plus loin, on découvre la trace sinuée d'un serpent, les empreintes légères d'un feuillet... Au détour d'une crête, le choc visuel est intense : un étang, surgi d'une source miraculeuse, Bir Wahed, miroite sous la lumière crue. Des oiseaux migrateurs s'envolent, faisant frémir les roseaux. Une paix étrange s'installe.



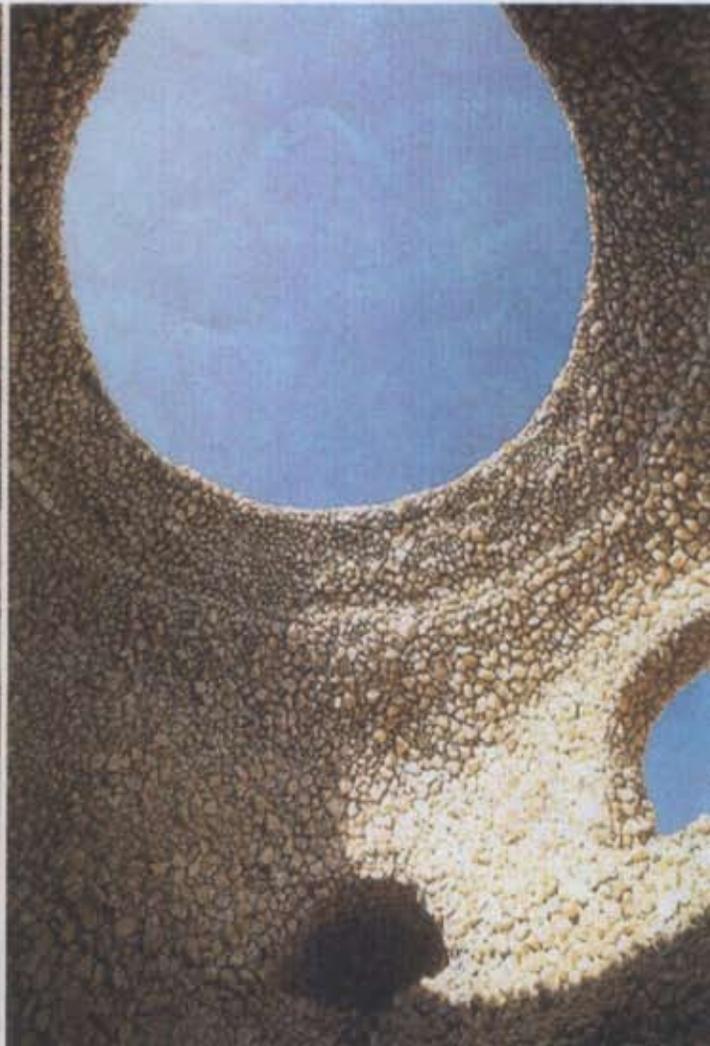
A man in a white uniform is lighting a candle in a cave-like room. The room is dimly lit with several candles in various holders, creating a warm, ambient glow. The walls are made of earthy, textured material, and there are arched niches in the background. The man is leaning over a table, lighting a candle in a glass holder. The overall atmosphere is rustic and traditional.

Pas d'électricité dans le premier éco-lodge d'Égypte, mais des centaines de torches et dans les chambres, d'odorantes bougies à la cire d'abeille.

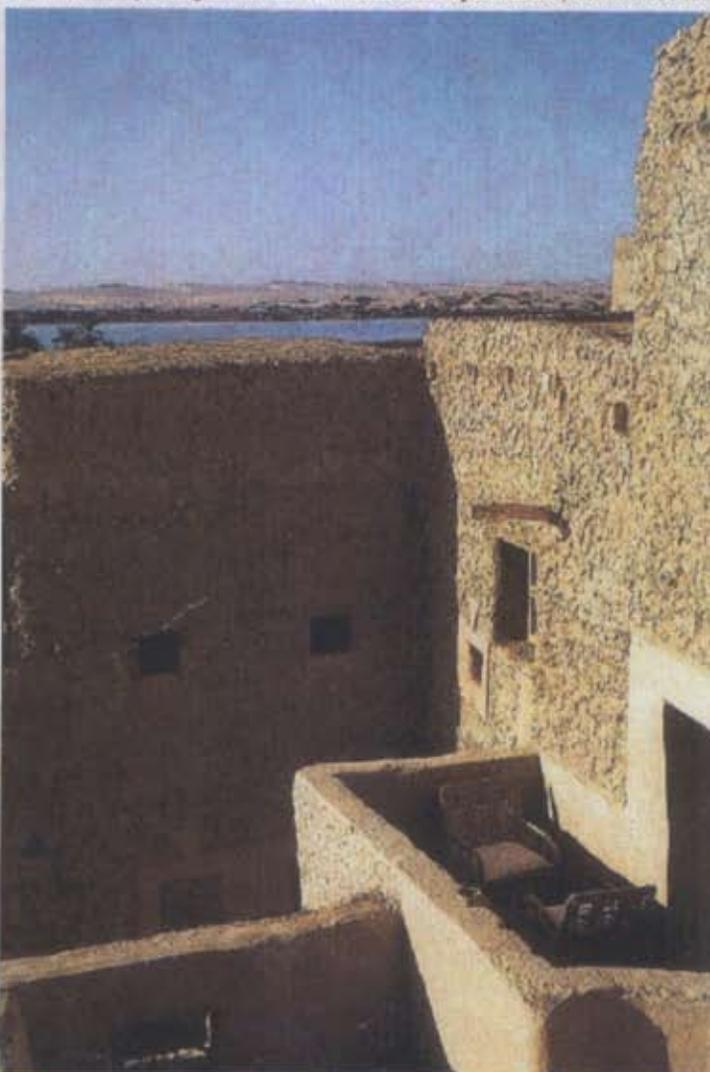
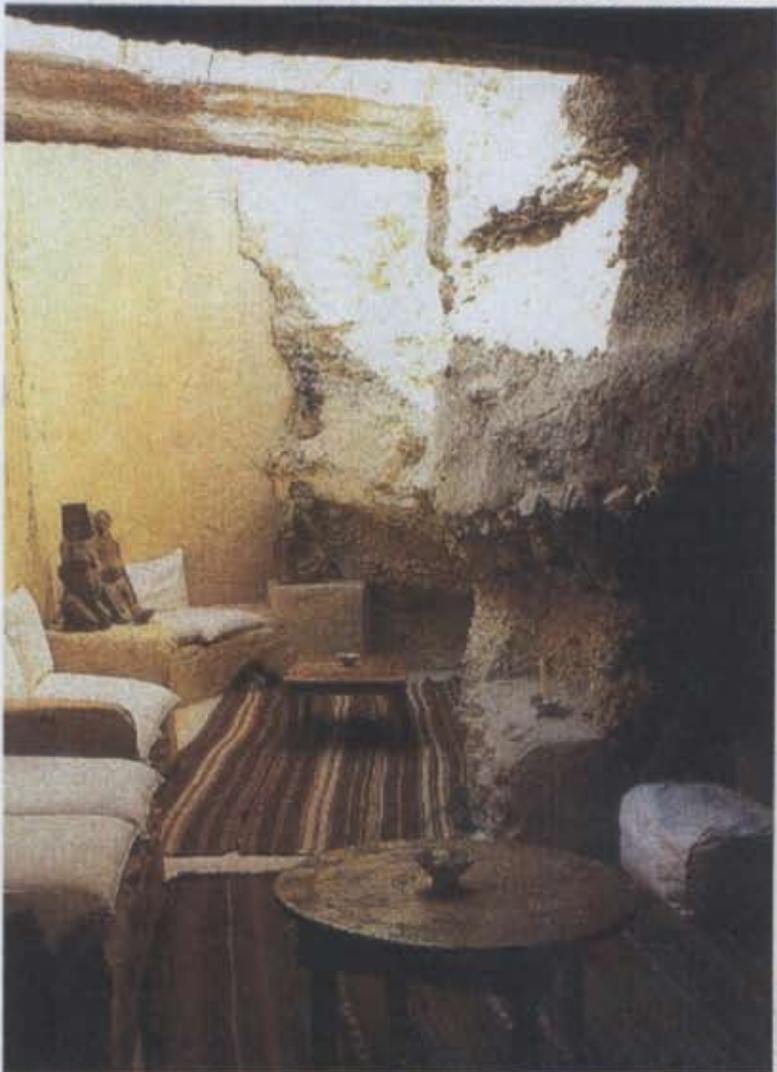


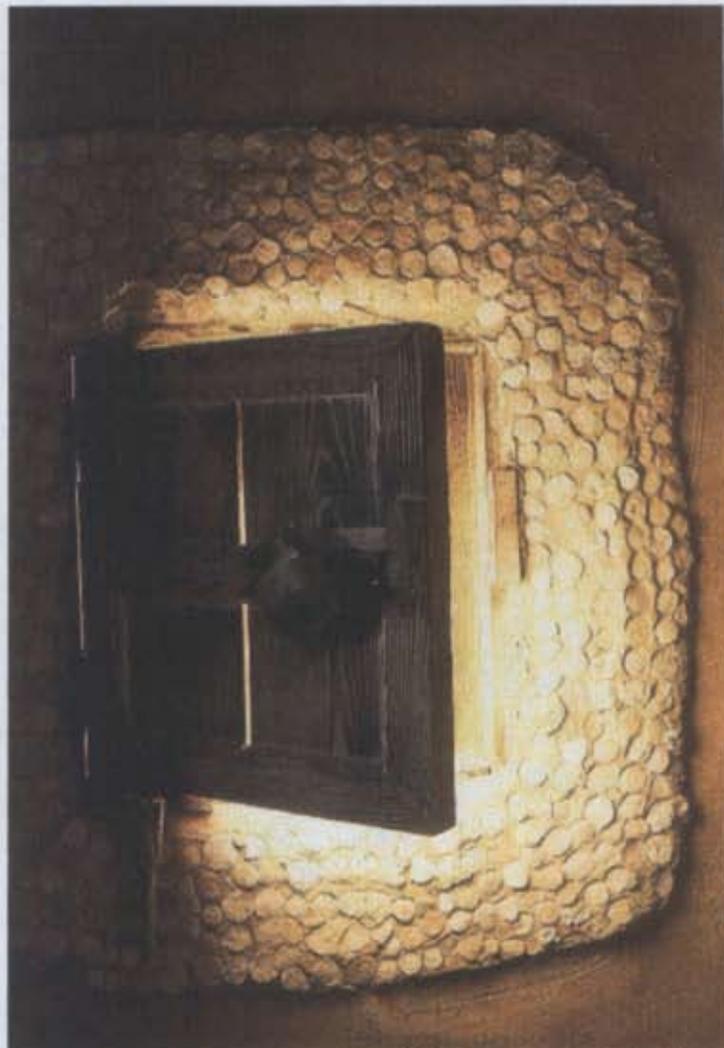


Un petit air d'habitat troglodyte,
grâce au *kershef*, un pisé très particulier.

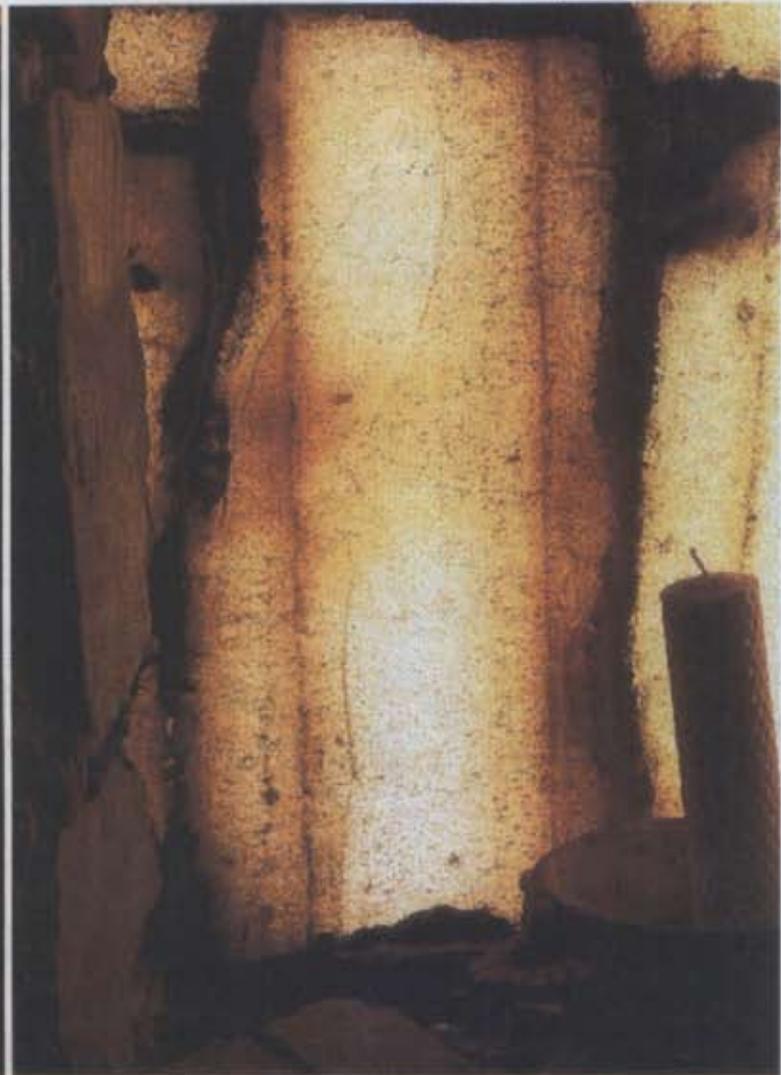


Dans les salons à ciel ouvert, sur les terrasses, dans les chambres, une déco minimaliste privilégie matières naturelles et objets usuels, comme ces fauteuils.

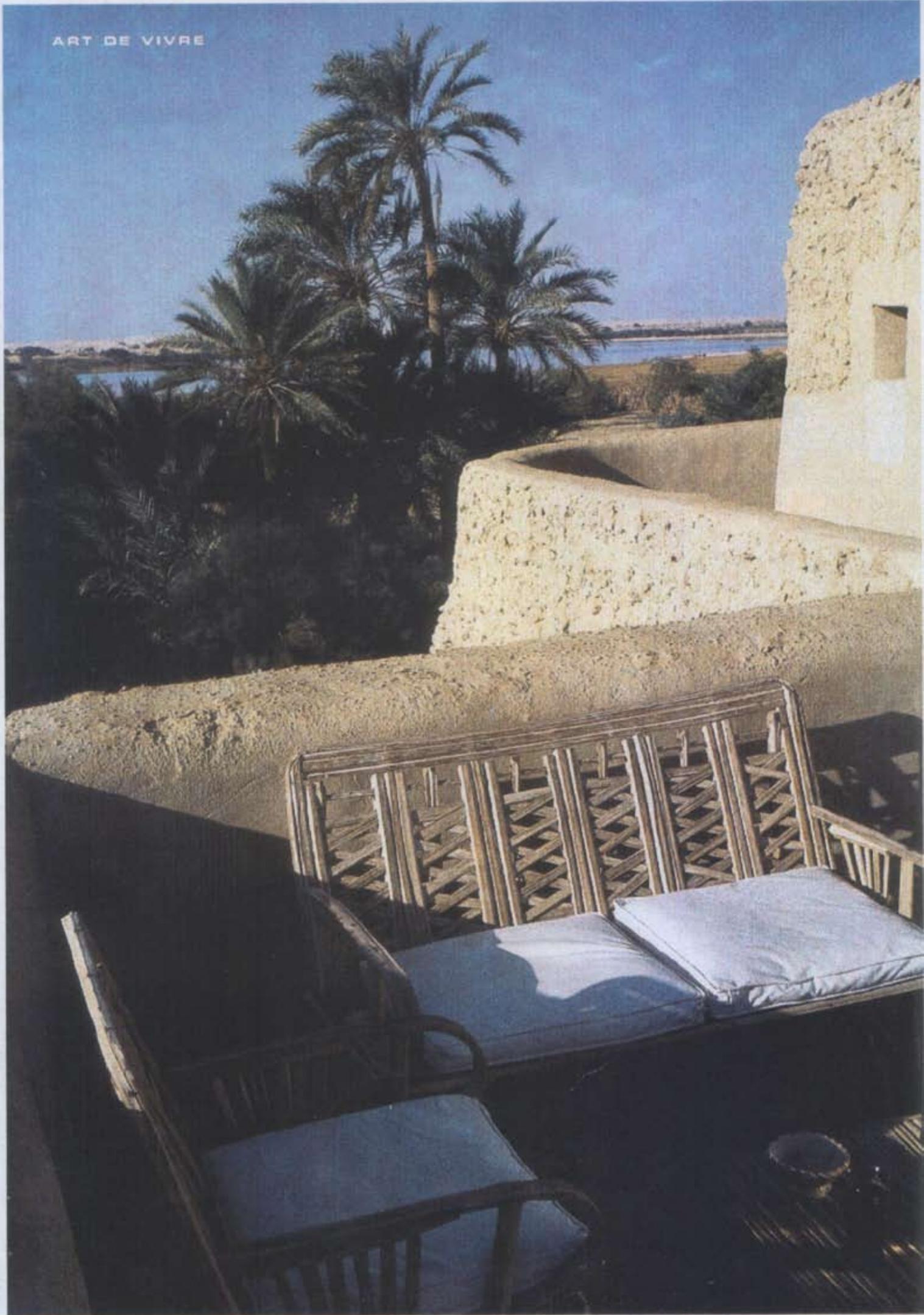




simples. La mer a longtemps baigné Siwa, laissant des milliers de fossiles, que l'on retrouve incrustés dans les murs, alternant avec de petits blocs de sel.



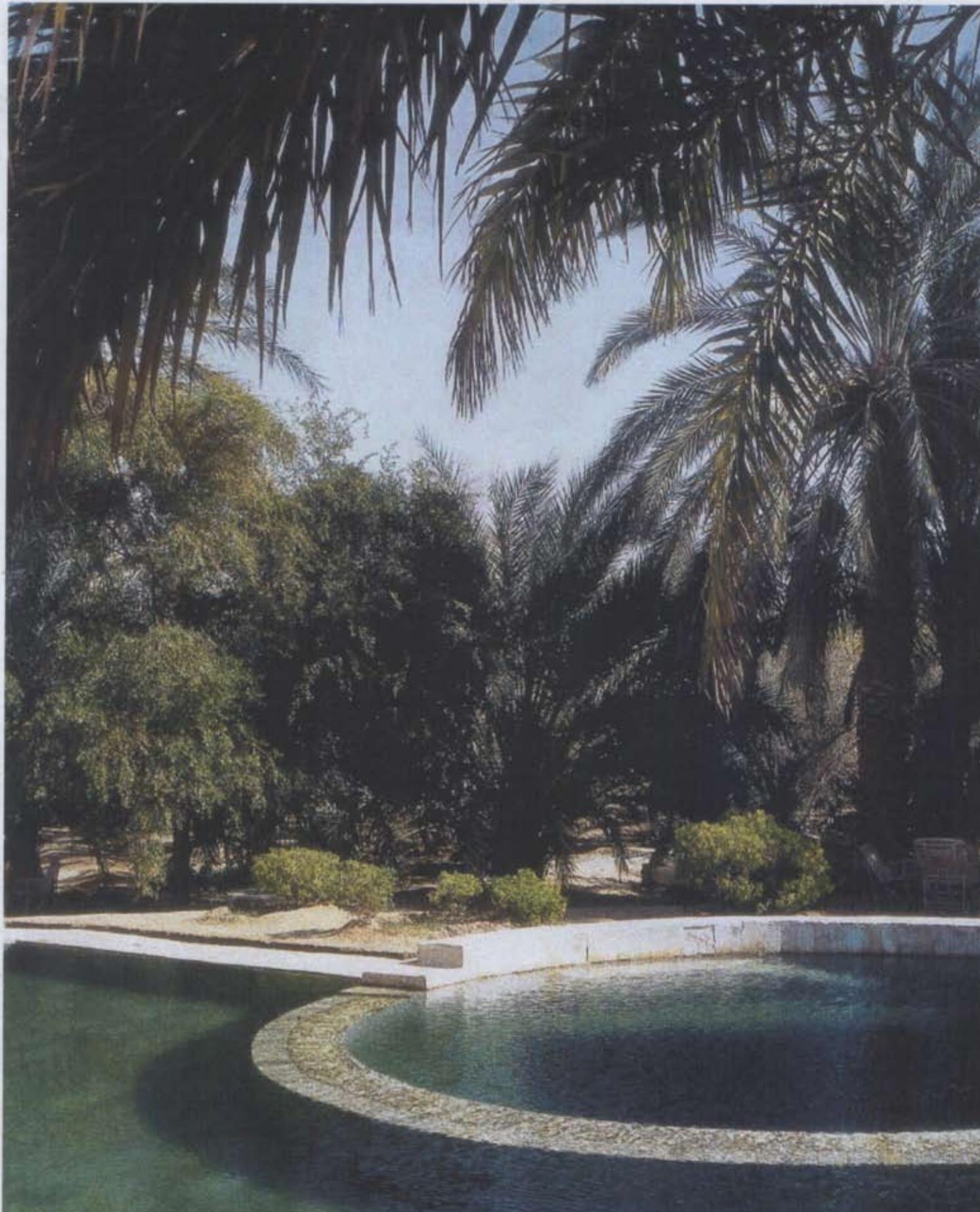
ART DE VIVRE



TRADITIONAL
HANDICRAFTS
شوپرفهاندکرافت



Que rapporter de Siwa ? des paniers ornés de glands de laine, des poteries occr, des bijoux d'argent, des robes agrémentées de broderies ou de petits boutons de nacre.



Une atmosphère à la fois
sommptueuse et monacale.

Un rite délicieux :
regarder le soleil
décliner, dans le petit
café d'Oman, près de
la source de Falnas.

